HAL open science

Le thème du retour en écologie : débats et conflits argumentatifs dans la presse française

Nataly Botero

To cite this version:

Nataly Botero. Le thème du retour en écologie : débats et conflits argumentatifs dans la presse française. Laurent Dornel (dir.), Le retour, Presses de l'Université de Pau, Pau, pp. 309-321., pp.309-321, 2016. hal-03125426

HAL Id: hal-03125426

https://hal.science/hal-03125426v1

Submitted on 29 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nataly Botero

Le thème du retour en écologie : débats et conflits argumentatifs dans la presse française

Cet article propose d'aborder le retour en tant qu'unité linguistique faisant l'objet d'une utilisation contextuelle en discours. Le discours en question est celui construit et relayé par la presse française au sujet des problématiques écologiques actuelles. Nous présentons ainsi les résultats d'une étude de cas portant sur des énoncés attestés dans la presse écrite, mettant à l'œuvre le mot *retour* ainsi que des équivalents synonymiques[1]. L'objectif est d'examiner son fonctionnement dans le discours afin de comprendre les différents positionnements représentatifs des débats ancrés dans l'écologie politique. Il n'est pas question pour nous d'étudier la pensée écologiste à proprement parler, mais plutôt de porter un regard sur l'actualisation médiatique des problématiques touchant à la relation entre une société et son environnement naturel.

Le corpus de travail est composé d'articles de la presse généraliste et spécialisée. Le premier recueil comprend trois titres de journaux quotidiens nationaux (PQN) et deux magazines hebdomadaires : *Le Monde, Le Figaro* et *Libération*, *Le Point* et *L'Express*, pour un total de 158 articles allant de 2010 à 2012. Quant au corpus relatif à la presse spécialisée, il est composé de neuf titres qui rassemblent des publications militantes et associatives, spécialisées dans des problématiques de consommation responsable et de citoyenneté écologique. Il s'agit d'articles issus de *Terra Eco*, *Le Nouveau Consommateur*, *Néoplanète*, *L'Âge de Faire, La Revue Durable*, *L'Écologiste*, *Altermondes*, *Silence* et *La Décroissance*, avec un total de 122 articles allant de 2011 à 2012[2]. Le but n'étant pas de retracer l'évolution de la médiatisation de l'écologie, nous avons composé un échantillon représentatif de publications sur une période relativement restreinte afin de développer une approche synchronique et contrastive de cette problématique.

L'approche méthodologique est celle d'une analyse discursive, dont l'objet « n'est ni l'organisation textuelle ni la situation de communication,

---

1 - Notamment *retourner* et *revenir*, mais également d'autres mots comportant le trait sémantique de l'itération (*réajuster*, *revivifier*, *recréer*).

2 - La périodicité de ce corpus correspond à celle de notre recherche doctorale, portant sur les *Enjeux écologiques et imaginaires de la consommation, approche sémio-discursive de la presse écrite.* Thèse soutenue en 2014 à l'Université Paris-Est.

mais ce qui les noue à travers un certain dispositif d'énonciation[3] ». Les méthodes focalisées sur le discours se consacrent à l'étude des formes langagières cherchant à établir « comment sont formulées ces productions verbales[4] ». Nous nous inscrivons ainsi dans une approche qui considère le discours comme une réalité et une pratique sociales, plutôt que comme un reflet de quelque chose d'autre.

Dans cette perspective linguistique et discursive, un bref rappel sémantique du terme *retour* semble nécessaire pour amorcer les analyses qui suivent. Défini comme le « fait de repartir pour l'endroit d'où l'on est venu » ou encore comme un « chemin que l'on fait pour revenir à son point de départ[5] », le mot *retour* est adossé à l'univers du voyage et du trajet. Il entretient un rapport antonymique avec le terme *aller*, qui indique un déplacement d'un point A à un point B. Ce terme jouit d'une certaine autonomie sémantique, alors que le *retour* lui est redevable : il est virtuellement impossible de retourner dans un endroit duquel on n'est pas parti. Retourner signifie alors inverser ou changer de direction, délaisser un point d'arrivée réel ou virtuel pour s'orienter vers un point de départ plus ou moins connu. Dans la langue courante, le terme en question peut aussi bien être utilisé dans des expressions positivement connotées (« retour sur soi », « retour à la maison », « retour à la normale », etc.), que dans des expressions paraphrastiques lestées d'une valeur dépréciative (« retour en arrière » dans le sens de « faire marche arrière », de « ne pas aller de l'avant »).

Notre réflexion s'organisera en deux parties. La première s'attache à analyser le processus de sémantisation positive du mot *retour*, inscrit dans des énoncés favorables à un retour aussi bien spatial que temporel (retour à la terre, retour au passé, retour aux pratiques anciennes). Certains de ces propos laissent entrevoir l'inspiration « romantique » d'un versant du discours écologiste, qui témoigne d'une certaine nostalgie des temps anciens ou révolus. Pour étayer notre réflexion, nous nous appuierons sur les travaux de sociologues et politologues ayant consacré leurs travaux aux manifestations « romantiques » présentes dans l'écologie sociale. La deuxième partie, quant à elle, rend compte d'un versant défavorable voire hostile à l'idée du retour, quelle que soit sa forme. Cette vision progressiste de l'écologie dénonce les dérives réactionnaires et conservatrices d'une autre acception du terme tournée vers le passé. Les conclusions portent sur ces points de discorde, qui témoignent de la grande hétérogénéité du discours écologiste.

---

3 - Dominique Maingueneau, « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation et analyse du discours*, 9 (2012) [en ligne : https://aad.revues.org/1354].

4 - Alice Krieg-Planque, *Analyser les discours institutionnels,* Paris, Armand Colin, 2012, p. 42.

5 - http://www.cnrtl.fr/etymologie/retour

Sémantisation positive du retour : comme un parfum de romantisme

Dans cette première tendance, le terme *retour* est employé dans des énoncés évoquant à la fois un retour spatial et temporel. Il peut revêtir des formes plus ou moins abstraites (*retour aux sources*) ou indiquer directement un retour concret dans le temps, en lien avec un niveau de consommation précédent qui est jugé davantage soutenable :

> De la betterave à la poussette, l'écologie est partout. Retour aux sources ? (*Le Point*, « Plus bio la vie », 27 octobre 2011)

Cet extrait est tiré du chapeau d'un article paru dans *Le Point* qui, malgré une simplicité toute apparente, aborde plusieurs thèmes phares de la pensée écologiste. La transversalité de celle-ci est mise en évidence par la formulation *de la betterave à la poussette*, qui fait appel à deux éléments de la vie quotidienne renvoyant à l'univers alimentaire et à celui des générations futures. La question de l'autonomie alimentaire est, avec celles de l'approvisionnement énergétique et du réchauffement climatique, l'une des problématiques les plus importantes en matière environnementale.

L'emploi du mot *betterave* n'est pas anodin : il s'agit d'une espèce végétale qui peut tout à la fois nourrir et fournir de l'énergie à travers le bioéthanol. En effet, dans le discours officiel, les biocombustibles constituent une réponse visant à pallier la rareté du pétrole[6]. Un point de vue critique ne peut voir dans cette mesure qu'une fausse solution, étant donné que les agrocarburants concurrencent les surfaces et les ressources dédiées aux cultures alimentaires.

Le mot *poussette*, quant à lui, met en scène la question des générations futures, une figure légitimante du discours sur l'environnement comme l'atteste la définition reconnue du développement durable. Les effets de sens renvoyant à la mobilité, étayée à travers la figure de la betterave et des agrocarburants, sont également présents dans cette unité lexicale. Enfin, le thème du retour se cristallise dans le syntagme interrogatif *retour aux sources ?* qui suggère la quête d'une origine perdue ou d'une ère révolue et implicitement jugée comme bénéfique ; dès lors, la question d'un possible retour à une instance fondatrice se pose.

La dimension temporelle de ce retour s'exprime plus explicitement au moyen d'énoncés situant un moment concret dans le passé. Ces extraits se rattachent à des objets de consommation concrets (*ressources naturelles, énergie*), et le lecteur peut en déduire que cette consommation est intenable en l'état. Il serait alors question de revenir à un point de comparaison acceptable :

---

6 - Un article sur les biocarburants paru dans un site officiel illustre ce parti-pris : http://www.developpement-durable.gouv.fr/Les-biocarburants-qu-est-ce-que-c.html

> Une croissance mondiale viable, impliquant un retour aux consommations de ressources naturelles de l'année 2000, exigerait une division par trois des consommations actuelles de ces ressources. (*Le Monde*, « La bioéconomie de la dernière chance », René Passet, 28 juin 2011)
> Notre scénario propose de revenir à notre consommation des années 90 en réorganisant la société. (*Libération*, « Il faut travailler sur la sobriété énergétique », 25 mars 2011)

Diviser les consommations et *revenir à la consommation des années 90*, ne signifie rien d'autre que décroître la consommation actuelle. L'idée du retour s'adosse alors à la notion de décroissance, explicitement signalée dans l'énoncé suivant. Il est question d'un choix volontaire de décroître, ce qui investit la notion d'une valeur appréciative :

> Choisie, la décroissance est une garantie d'empêcher un brutal retour en arrière, tout en luttant contre les inégalités. Une manière de faire grandir notre civilisation. Une décroissance subie, c'est tout l'inverse. (*Le Monde*, « Décroître c'est grandir ! », 16 novembre 2010)

Si ce *retour en arrière* est décrit comme souhaitable, une réserve s'exprime par le biais de l'adjectif *brutal.* Il est alors empreint d'une certaine dangerosité que la décroissance *choisie* serait susceptible de minorer. Par ailleurs, cet énoncé est la porte d'entrée vers le débat autour de la décroissance qui, avant même d'être un mouvement politique, constitue une hypothèse théorique étayée par des modèles et des méthodes issus des sciences de la vie et de la terre. Si un père fondateur peut lui être désigné, c'est Nicholas Georgescu-Roegen, mathématicien et économiste roumain né en 1906. Cet intellectuel réalise une lecture de l'économie à la lumière de la biologie et de la physique thermodynamique, ce qui contribue à renouer les liens intimes entre l'économie et l'environnement : c'est ce qu'il appelle la « bio-économie ». Dans l'ouvrage *La décroissance : entropie, écologie, économie* (1979[7]), Georgescu-Roegen évoque l'anachronisme caractéristique de l'économie occidentale, qui ignore les lois de l'entropie et de l'évolution. Remarquons toutefois que sur le plan social et économique, évoquer la décroissance n'est pas une mince affaire, la croissance étant à la prospérité ce que la décroissance est à la récession économique. Nous reviendrons sur les débats autour de la décroissance plus loin.

Concernant la dimension spatiale du thème du retour, elle devient explicite avec des exemples situant un endroit privilégié où il conviendrait de retourner : *la terre*.

> Quand nous avons décidé un retour à la terre en 1961, la question de la modération comme fondement social était l'un des paramètres complètement intégrés dans le projet. (*Le Monde*, « Pierre Rabhi : "Vivre sobrement, c'est une forme de libération" », 3 juin 2011)

7 - Traduit en français en 1995 et publié par Éditions Sang de la terre, Paris.

> Une partie des consommateurs de bio considèrent le retour à la terre comme un rempart face au spectre de la malbouffe. (*Le Point*, **«** Plus bio la vie », 27 octobre 2011)

La locution *retour à la terre* est porteuse d'une charge implicite : si le souhait d'un retour s'exprime actuellement, c'est parce que nous avons préalablement quitté cet endroit. Cela semble évident, mais il est important de rappeler que la notion de retour est chargée d'un implicite fort : elle renvoie aux traces d'un passé spatial ou temporel qu'il s'agit de restituer. En analyse de discours, les présupposés sont à même de permettre une certaine économie linguistique en ce sens que, en plus de l'information explicite, ils donnent à entendre une autre information donnée comme sue et évidente : « nous avons quitté la terre ». Mais est-ce le cas pour tous les lecteurs-locuteurs ? Les nouvelles générations urbaines sont-elles conscientes de leurs possibles racines paysannes ? Ces interrogations trouvent un écho particulier dans les propos de Stéphane François, historien des idées et politologue, qui voit dans ce discours une sorte d'« archaïsme utopique ». Selon François, « la personne énonçant ce propos cherche un retour à une vie saine qu'elle n'a jamais connue elle-même, une vie saine très souvent symbolisée par les peuples premiers du Tiers-Monde ou par une paysannerie médiévale très largement idéalisée[8] ». Dans l'ouvrage cité, l'auteur fournit des éclairages particulièrement pertinents sur les sources romantiques et conservatrices d'une partie de l'écologie politique.

Un autre implicite qui leste la locution *retour à la terre* consiste à faire comprendre dans l'unité *terre* le contraire de l'unité *ville*. Dans ce contexte, la *terre* ne s'oppose pas à d'autres éléments naturels (air, eau, etc.), et l'absence de majuscule dénote qu'il ne s'agit pas d'un nom propre (Planète Terre). On peut donc comprendre que l'unité *terre* opère un glissement métonymique qui vient se substituer à l'unité *campagne*. Le *retour à la terre* est alors un *retour à la campagne*, au *terroir*, mais la première expression semble plus porteuse et suggestive. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas uniquement d'un retour spatial mais également d'un retour moral, un retour à la ruralité et aux valeurs proches de la nature, ce qui dévoile un rapprochement avec le romantisme nostalgique. Pour étayer nos propos, nous nous appuyons également sur les réflexions de Michelle Dobré, sociologue spécialiste de l'environnement, qui a consacré une partie de ses analyses aux liens entre la pensée romantique et l'écologie moderne. Elle part du postulat que des « manifestations du romantisme ont eu lieu à partir du milieu du XVIIe siècle et se poursuivent jusqu'à aujourd'hui, s'exprimant dans ces courants tels que l'écologisme et le pacifisme[9] ». L'écologie politique puise dans la pensée romantique

8 - Stéphane François, *L'écologie politique : une vision du monde réactionnaire ? Réflexions sur le positionnement idéologique de quelques valeurs*, Paris, Éditions du Cerf, 2012, p. 52.

9 - Michelle Dobré, *L'écologie au quotidien. Éléments pur une théorie sociologique de la résistance ordinaire,* Paris L'Harmattan, 2002, p. 142.

à travers l'idéalisation du passé, au prisme duquel « le présent apparaît comme une dégradation, une perte, un manque par rapport à une situation antérieure jugée supérieure. La nostalgie du passé serait alors la seule marque distinctive de la critique romantique du capitalisme, par rapport aux autres formes de critique sociale[10] ». Dans ce contexte, la finalité de ce *retour à la terre* serait la restauration d'une société de modération, suggérée comme étant jadis la norme.

Le discours favorable à l'avènement d'une société plus sobre qui prend exemple dans le passé adopte un registre rassurant : le retour à la modération est explicitement détaché d'une possible régression sociale et technique, dénotée par l'expression *retour aux cavernes* attesté dans l'extrait ci-dessous :

> Ce sont ceux qui, en croquant une pomme bio, veulent aussi croquer le paysan, incorporer son mode de vie, partager ses valeurs, liées au terroir. L'alternative à l'emballement n'est pas le retour aux cavernes. (*Le Point*, **«** Plus bio la vie », 27 octobre 2011)

L'emploi du mot *paysan* dans cet extrait, en lieu et place d'autres termes comme *agriculteur* ou *producteur*, est loin d'être gratuit. En effet, pour Stéphane François, dans ce discours écologiste favorable à l'idée du retour, « la terre apparaît comme l'élément nourricier d'une société encore largement traditionnelle dans laquelle le "paysan" est proche de la nature – au contraire du productiviste qu'est "l'agriculteur"[11] ».

Par ailleurs, le registre jouissif semble être un dénominateur commun aux énoncés qui insistent sur le besoin de renouer avec des valeurs plus proches de la nature. En l'occurrence, l'extrait suivant évoque ce processus comme un bouleversement majeur (mais souhaité) de nos civilisations actuelles, par le biais de l'expression *mise en chantier de soi et du monde*. Celle-ci suggère la double dimension individuelle et collective des changements nécessaires à la mise en conformité de nos modes de vie avec les impératifs environnementaux.

> La remise en chantier de soi et du monde […] peut être un premier pas, souvent jubilatoire d'ailleurs, sur la voie nouvelle du retour à notre dimension biologique, à la communion matérielle avec notre mère la Terre. (*Silence*, « Éloge de la toilette à compost, pourquoi et comment sortir de l'égout », février 2011)

Selon ces propos, le retour à la terre comporte une part de réflexivité ou d'introspection importante car il constitue également un retour sur soi. Le fait de renouer avec *notre dimension biologique* est envisagé comme un rapprochement de *notre mère la Terre*, mettant en évidence l'effet d'appartenance liant le soi et le monde naturel. L'expression *mère la Terre*,

10 - *Op. cit*, p. 143.

11 - Stéphane François, *op. cit.*, p. 72.

tout comme « Mère Nature », peut être comprise comme une allégorie qui rejoint les mythes de la déesse mère, une figure nourricière et protectrice. L'expression d'une pensée romantique à travers la pensée écologiste peut donc être comprise comme le souhait d'un « retour à un état premier, à un état de nature de type rousseauiste dans lequel l'homme vit en harmonie avec la nature[12] ».

Le thème du retour apparaît également sous la forme d'une réintroduction de certaines pratiques révolues, comme c'est le cas de l'agriculture biodynamique :

> [La biodynamie] a pour but de revivifier la terre, de recréer un équilibre entre plante et sol en harmonie dans l'Univers. (*Le Point*, « Manger bio rend-il beau ? », 27 octobre 2011)

Le trait formel des deux premiers verbes construits sous le mode de l'itération (*revivifier*, *récréer*) indique également le souhait de restauration d'un état initial, suite à des processus de dévitalisation et de rupture de l'équilibre. L'état précédant ces processus de dégradation semble ainsi idéalisé, l'enjeu étant désormais de le rétablir. D'autres exemples se situent dans le registre itératif du *re-* :

> Si la mondialisation des échanges apporte des avantages, d'autres productions doivent être impérativement relocalisées. D'abord celle des aliments, près des agglomérations : retour des jardins « ouvriers » […] ; multiplication des Amap, pour court-circuiter les réseaux commerciaux qui étranglent les agriculteurs. (*Libération*, « Les axes d'une croissance durable », 30 juillet 2010)

Contrairement aux extraits précédents, ce dernier n'évoque pas un retour à la terre mais une démarche permettant de concilier la vie urbaine avec le terroir, notamment à travers les *jardins ouvriers* et avec la création de nouvelles solutions pour le maintien de pratiques agricoles à petite échelle (dont les AMAP).

Au sujet de la relocalisation, nous trouvons dans le corpus un exemple moins évident mais non moins significatif de l'idée de retour : le mouvement *slow*. Les origines de ce mouvement sont à trouver en Italie à la fin des années 1980, en particulier dans l'univers culinaire. Le critique gastronomique Carlo Petrini fonde alors l'association *Slow Food*, « pour contrer le "fast-food" et l'accélération trop rapide de la vie[13] ». C'est le journaliste et écrivain canadien Carl Honoré qui a popularisé les réflexions de ce mouvement dans les ouvrages *Éloge de la lenteur* et *Lenteur mode d'emploi*[14]. Selon lui, il s'agit d'« un élan en faveur d'un ralentissement

12 - Stéphane François, *op. cit.*, p. 53.

13 - Site internet de l'association italienne Slow Food, http://www.slowfood.com/network/fr/a-propos-de-nous/, consulté le 13 juin 2016.

14 - Ouvrages respectivement publiés en 2005 et 2013 aux éditions Marabout, Paris.

généralisé qui prend de plus en plus d'ampleur à mesure qu'enfle la grogne contre l'apologie systématique de la vitesse[15] ».

Dans certains énoncés de la presse écrite, la manière dont la vitesse est perçue relève de la métaphore du corps souffrant, d'un organisme atteint d'un trouble maladif. Le mouvement *slow* constituerait la cure de ces affections grâce à un retour aux rythmes de vie antérieurs à ceux du XXe siècle, jugés plus « naturels » :

> La vitesse n'est ni un concept abstrait ni un choix : c'est une maladie. Une sorte de dérèglement hormonal qui aurait frappé l'Occident au début du XXe siècle. (*Terra Eco* n° 16, « Vive les cerveaux lents ! », juillet- août 2010)

D'autres arguments expriment le souhait d'un retour au corps, à l'appétence et au partage avec les autres :

> La *slow attitude* est destinée à nous rendre à nouveau charnels, présents dans nos corps, sensibles à nos sensations, nos pensées, nos désirs profonds. Sensuel par définition, vivre sa cadence oblige à ralentir et à se rapprocher (enfin !) d'autrui. (*Nouveau Consommateur* n° 34, « La "slow attitude" », mai- juin 2010)

Il semble pertinent, à présent, de nous interroger sur la possibilité d'envisager le mouvement *slow* comme une démarche de « relocalisation du temps », comme un souhait de retour vers des rythmes plus lents (une « décroissance » de la vitesse ? Une « décélération » ?). Quoi qu'il en soit, il semble s'agir d'un courant qui cherche à s'approprier le *temps social* pour élaborer un temps plus *subjectif*. Pour Michelle Dobré, citée précédemment, ces tentatives de réappropriation sont susceptibles de s'inscrire dans son concept de « résistance ordinaire », dans le sens où il s'agit d'une « lutte, en apparence microscopique, pour maintenir une possibilité même subjective, même dérisoire, de s'extraire du "temps-système" de la modernité avancée[16] ».

Remarquons, enfin que les arguments qui laissent entrevoir un soupçon de romantisme à travers l'idée du retour trouvent une contrepartie critique dans le corpus examiné. Concernant – par exemple – la perspective de relocalisation, qu'elle soit spatiale ou temporelle, Alain Gras s'exprime en faisant appel à une « localisation » pure et simple. Ce sociologue spécialiste des techniques affirme dans son ouvrage *Le choix du feu : aux origines de la crise climatique* qu'il supprimerait « le préfixe re- pour signifier que nous ne retournons pas quelque part, mais que nous allons ailleurs. Or le préfixe indiquant une marche en arrière dans le temps induit une vision fausse de l'avenir[17] ». Il convient désormais de considérer la manière dont les conflits argumentatifs s'installent autour du thème du retour.

---

15 - Carl Honoré, *Lenteur mode d'emploi*, *op. cit.*, p. 255.

16 - Michelle Dobré, op. cit., p. 117.

17 - Alain Gras, *Le choix du feu : aux origines de la crise climatique,* Paris, Fayard, 2007, p. 255.

Sémantisation négative et rejet du retour

L'idée du retour fait l'objet de fortes critiques en ce qu'elle est considérée comme le vecteur d'une écologie arriérée et passéiste. Cette idée est écartée sous toutes ses formes : retour spatial, retour temporel, retour sur des pratiques révolues, retour aux rythmes doux, etc. C'est par exemple le cas des arguments avancés par Jean-Loup Amselle, anthropologue africaniste, qui s'en prend à l'approche « primitiviste » prônant un rapport au futur envisagé sous la lumière du passé. Pour illustrer cette tendance, à ses yeux fort peu souhaitable, J.-L. Amselle utilise le néologisme *rétrovolutionnaire*, qui surprend par la combinaison des lexèmes *a priori* contradictoires :

> La défiance croissante envers les sciences et les techniques, tout comme le déclin des espérances révolutionnaires, en effet, auraient produit la conviction que « l'avenir se trouve dans le passé et que la solution de nos problèmes consiste à retourner vers ce qui nous a précédés ». Cette croyance « primitiviste » est réactionnaire au sens strict du terme. […] Voilà pourquoi de nombreux « révolutionnaires » ne sont, selon Amselle, que des « *rétrovolutionnaires* » qui s'ignorent. (*Le Monde,* « L'avenir est-il derrière nous ? », 10 septembre 2010)

Cet extrait débute par une thématique qui scinde radicalement le discours sur l'écologie : celle de l'adhésion ou du rejet des réponses apportées par la science et la technique afin de résoudre les problèmes actuels. Cette vision favorable aux réponses techno-scientifiques caractérise le développement durable, qui allie « innovation, engagement, technologie et économie (des orientations typiques de la modernisation écologique), en vue de convaincre que le changement est possible, qu'il est en cours[18] ». Les réflexions de Luc Semal, docteur en sciences politiques et spécialiste des mouvements de décroissance et de transition, vont dans le même sens lorsqu'il affirme que la vision institutionnelle des problématiques environnementales « privilégie surtout des solutions technologiques : relance du nucléaire, diffusion de voitures "propres", captage et stockage du carbone, etc.[19] ».

J.-L. Amselle voit ainsi dans les courants écologiques à inspiration romantique la menace d'une dérive réactionnaire, conservatrice par définition, du fait qu'ils prônent une « révolution en arrière ». Dominique Bourg, intellectuel et militant de l'environnement, auteur de

18 - Edwin Zaccaï, « Contradictions de la consommation durable », dans *Consommer autrement, la réforme écologique des modes de vie,* Paris, L'Harmattan, 2009, p. 24.

19 - Luc Semal, « Logiques et limites des expérimentations de modes de vie post-carbone. Analyse comparative des stratégies de deux mouvements : la décroissance et la transition », dans *Consommer autrement, la réforme écologique des modes de vie, op. cit.,* p. 178.

nombreux ouvrages de référence en la matière[20], se joint également à ce mouvement de scepticisme vis-à-vis du retour. Alors que le journaliste lui demande « que penser de ceux qui prônent un retour radical à la nature ? », Bourg répond :

> Un retour à la nature, c'est un retour à quoi ? L'homme est intrinsèquement technique. […] Il faut réinventer quelque chose de nouveau. Cela ne veut pas dire revenir en arrière. Les sociétés ont déréglé leurs rapports à la nature. […] Nous ne retrouverons pas la nature perdue. (*Terra Eco* n° 14, « La nature est devenue abstraite pour l'homme », mai 2010)

Dans cet extrait, l'auteur rejette toute inscription du mouvement écologiste dans le thème du retour. Par ailleurs, nous retrouvons le mot en question dans de nombreux énoncés qui se montrent hostiles à la décroissance :

> Nicholas Georgescu-Roegen a forgé le terme décroissance. En langue anglaise, en tout cas, il n'est pas très heureux et fait davantage penser à un retour à la charrue. (*L'Écologiste* n° 33, « Comment peut-on être indifférent ? », hiver 2010)

> – Êtes-vous un décroissant ?
> – Ce mot est réducteur. Nous préférons celui de sobriété. Il ne s'agit pas de revenir à la bougie. (*Libération*, « Il faut travailler sur la sobriété énergétique », 25 mars 2011)

> Les ingénieurs, les techniciens, les économistes et les conseils d'administration des grandes entreprises qui fournissent l'énergie ne cessent de nous rabâcher […] que l'on n'a pas le choix si l'on ne veut pas retourner à l'âge de pierre, manquer de lumière, etc. (*Le Monde*, « À détruire ! », 26 mars 2011)

La lecture de ces extraits met en évidence que, dans les imaginaires collectifs et en particulier dans le discours de la presse généraliste, la décroissance continue d'être associée à une sorte de dégénérescence qui contraste avec la promesse de progrès faite par la croissance. Ce passé, dont il convient d'empêcher l'émergence, est représenté par plusieurs figures : *charrue*, *bougie*, *âge de pierre*, autant d'éléments qui dessinent les contours d'un stade précaire de développement où le confort de base de la société de consommation disparaîtrait. Ainsi, au lieu de nous mener dans la direction du progrès, la décroissance nous réserverait un avenir rempli d'inconvénients. Les adversaires de la décroissance voient en elle un vecteur de retard de notre civilisation.

---

20 - *Vers une société sobre et désirable*, Paris, Presses universitaires de France, 2014 ; *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2015 ; *Science, conscience et environnement : penser le monde complexe,* Paris, Presses universitaires de France, 2016.

En effet, sur le plan des représentations sociales, le progrès est associé à l'amélioration d'une situation préalable grâce à la mise en place de solutions innovantes. Ce postulat comporte un sous-entendu qui peut néanmoins poser problème : tout ce qui est nouveau est-il par définition meilleur ? La réponse peut être positive ou négative, selon l'angle adopté. Pour Éric Pommier, philosophe et auteur de l'ouvrage *Jans Honas et le principe de responsabilité*, « une conception étroite du progrès affirme que l'évolution technique en tant qu'évolution est nécessairement bonne[21] ». N'ayant pas la moindre intention de trancher cette question, remarquons toutefois que l'attrait de la nouveauté constitue actuellement l'un des principaux moteurs de la société de consommation.

Que faire alors ? Se heurter au mur des dégradations de la nature ou ralentir l'ensemble des processus économiques (extraction de matières premières, production, consommation) ? Tel est le paradoxe auquel sont confrontées les sociétés actuelles qui oscillent entre conservation du patrimoine naturel et croissance économique. Il existe néanmoins une alternative à cette impasse : le mouvement de Transition qui vise la préparation d'un avenir en phase avec les impératifs écologiques, et ce sans porter un regard nostalgique sur le passé. Il s'agit d'un mouvement socio-écologiste qui travaille majoritairement à l'avènement d'une société post-carbone et post-pétrole, car « ils concentrent généralement leur analyse sur le réchauffement climatique et sur le pic du pétrole [… Bien que] d'autres éléments de la crise écologique soient intégrés à cette pensée, comme le déclin de la biodiversité où l'érosion des sols.[22] » Son caractère novateur et axé sur l'avenir semble faire consensus aussi bien au sein la société civile que dans la sphère institutionnelle.

Au sujet de la consommation énergétique et de la sortie du nucléaire, qui intéresse particulièrement les publications de la presse généraliste, *Le Figaro* affirme :

> Une solution moins coûteuse et immédiate existe : l'efficacité énergétique. Cela ne veut pas dire renoncer à notre confort ou diminuer nos performances. (*Le Figaro*, « Efficacité énergétique : le temps de l'action ! 15 juin 2011)

> Qualifiée par certains de production de « néga-watts », cette démarche n'a rien d'un retour passéiste mais vise notamment à éradiquer des pratiques et des comportements, naguère encouragés, individuels ou collectifs, économiques et industriels. (*Le Figaro*, « Énergie : comment répondre à une demande sans cesse croissante ? », 15 octobre 2011)

Une convergence des points de vue sur le mouvement de transition s'esquisse dans les deux types de presse analysés qui ne voient pas

21 - Éric Pommier, *Hans Jonas et le principe responsabilité,* Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 51.

22 - Luc Semal, *op. cit.*, p. 179.

dans la transition la menace d'un *retour en arrière* caractéristique de la décroissance. Le lien entre le mouvement global et son principal adjuvant, la résilience, se cristallise dans les énoncés suivants :

> Une résilience accrue, […] ce n'est pas le rejet du commerce ni une sorte de retour à une version idyllique d'un passé imaginaire. Il s'agit plutôt d'être mieux préparés pour un avenir plus sobre, plus autosuffisant. (*Silence* n° 385, « Évaluer la résilience ? », décembre 2010)

> Il ne s'agit pas de préconiser un retour en arrière, mais de tirer des enseignements de la façon dont les choses étaient réalisées, des liens invisibles qui unissaient les divers éléments de la société et de la vie au quotidien. (*La Revue Durable* n° 38, « Les initiatives de Transition renforcent la résilience des territoires », juin-juillet-août 2010)

La résilience s'exprime dans ces extraits à travers des reformulations comme *être mieux préparés* et *tirer des enseignements*. Rappelons l'origine du lexème *résilience*, dont l'étymologie se nourrit aussi bien du latin *resilire* (rebondir, rejaillir) que de l'anglais *resilient* (rejaillissant, rebondissant). Selon *Le Robert historique*, le sens premier de ce terme est issu de la physique, domaine dans lequel il évoque « une résistance aux chocs élevée[23] ». Dans le domaine psychologique, le terme a été repris par Boris Cyrulnik, auteur de nombreux ouvrages sur le sujet. Les synonymes du mot étant l'endurance, la force, la résistance et la solidité, il est utilisé pour évoquer la capacité des êtres et des systèmes à se remettre d'un ébranlement fort. Dans le mouvement de Transition écologique, cette force ne peut émerger qu'à partir de l'anticipation et de la préparation, en amont, des catastrophes. Pour Rob Hopkins, auteur du texte de référence du mouvement, la résilience est la capacité des communautés humaines « de ne pas s'effondrer au premier signe d'une pénurie de pétrole ou de nourriture mais, au contraire, de réagir à ces risques en s'adaptant[24] ».

* * *

Le retour en écologie : un sujet de divergence

Notre étude donne un aperçu de la grande hétérogénéité du discours écologiste. Loin d'être monolithique, il est en effet nourri de débats et de conflits qui témoignent de plusieurs visions du monde, parfois en contradiction. Ainsi que nous l'avons démontré, le mot *retour* constitue un

23 - Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française,* Paris, Le Robert, 2010, p. 1923.

24 - Rob Hopkins, *Manuel de transition, de la dépendance au pétrole à la résilience locale*, Montréal, Éditions Écosociété, 2010, p. 60.

indicateur linguistique révélateur des conflits argumentatifs profondément ancrés dans l'écologie politique. Il témoigne de la multiplicité des débats et sujets de divergence inhérents à ce domaine. En effet, l'écologie est pour certains « héritière du romantisme plutôt que des Lumières[25] », ce qui légitime l'idée et le thème du retour. Le passé constitue alors une manière légitime d'envisager l'avenir, notamment lorsque celui-ci est jugé plus sobre en matière de consommation. Le retour est conçu comme un moyen d'échapper à la catastrophe écologique, notamment dans le discours de la décroissance. La négativité du retour se mue en positivité par la force du contexte écologique, car il s'agit de rétablir une situation jugée meilleure et surtout en phase avec les impératifs environnementaux.

Malgré la force de ce courant, une partie importante du corpus présente le retour comme un indicateur du passéisme du discours écologiste qu'il conviendrait d'écarter. Les réflexions exprimées par Alain Gras dans l'ouvrage précédemment cité sont ici particulièrement pertinentes : cet auteur exprime une vision de la temporalité qui refuse aussi bien le progressisme technique que le passéisme romantique, en affirmant que l'avenir ne peut en aucun cas être une copie améliorée du passé.

Plus largement, le thème du retour en écologie est problématique en ce qu'il est susceptible de remettre en question la notion de progrès, entendue dans son sens premier de progression et d'avancement. La promesse d'un parcours sans faille, ponctué par les innovations technologiques, est remise en question par les problématiques environnementales actuelles.

25 - Stéphane François, *op. cit.*, p. 63.